

Relectures d’Amin Maalouf

ALICIA PIQUER DESVAUX
Universidad de Barcelona
apiquer@ub.edu

Resumen

Amin Maalouf nos invita a viajar a través de sus libros por territorios inmensos del Magreb al Máshreq, de Granada a Roma, hasta los confines de la antigua Persia, hacia Samarcanda o más lejos. Cuanto más penetramos en estos territorios de ensueño, mejor comprendemos la Historia con sus personajes exiliados, intentando definir su identidad. Los premios y reconocimientos que Maalouf acumula no impiden las polémicas surgidas a partir de su particular manera de definir la francofonía (2009), o por su último ensayo (*El desajuste del mundo*, 2010), o también por su definición de la identidad “entre dos países, dos o tres lenguas, varias tradiciones culturales”. Proponemos una lectura de su obra con el fin de descubrir la profundidad y coherencia de su pensamiento.

Palabras clave

Francofonía, Identidad, Literaturas del exilio, Amin Maalouf, Novela histórica.

Abstract

Through his books, Amin Maalouf sends us on a long journey from the Maghreb to Mashriq, from Granada to Rome, and to the limits of ancient Persia and Samarcanda. The more we penetrate these dream lands, the better we understand history and all the people in exile attempting to define their identity. The awards and recognition that have been heaped on Maalouf are not exempt of controversy, raised by his highly individual way of defining *francophonie* (2009), his last essay (*Le Dérèglement du monde*, 2010) and his definition of identity “between two countries, two or three languages, several cultural traditions”. Reading his work can lead to discovering the depth and coherence of his thought.

Key words

Francophonie, Identity, Literatures of exile, Amin Maalouf, Historical novel.

Amin Maalouf semblait occuper dans l’espace de la francophonie (nous reviendrons sur cette dénomination et la problématique qu’elle enferme) un rôle indiscutable. La critique et le public le considéraient fin XX^e siècle un grand romancier, un grand conteur de mythes et de légendes, un grand connaisseur de l’Histoire. Il promenait ses lecteurs à travers un

vaste territoire qui dépassait la Méditerranée, un véritable «espace en mouvement», comme définissait Ferdinand Braudel ce bassin méditerranéen: du Maghreb au Machreq (les pays du Levant), de Grenade à Rome, bien que Maalouf poussait cet espace jusqu'aux confins de l'ancienne Perse, du côté de Samarkand et même plus loin encore... Quand le lecteur pénètre dans ces territoires de rêve dans un passé lointain, il découvrait paradoxalement que la réalité de l'Histoire de nos jours se rendait présente en même temps, avec des personnages en errance et en quête d'identité dans des pays toujours délabrés.

Pourtant ces dernières années, sans discuter son mérite littéraire, des voix se dressent contre Maalouf en aigres polémiques. Quelques-unes jugent sa participation aux réflexions sur une possible identité européenne à construire à partir du multilinguisme et multiculturalisme (le rapport *Un défi salutaire*, que Maalouf a rédigé en 2008) ; d'autres condamnent ses déclarations à propos de la francophonie et en faveur d'une littérature-monde en français (2007, 2009). Certains lecteurs se sont irrités à partir de son dernier essai (*Le dérèglement du monde*, 2010), jugé trop tiède devant les grands bouleversements de la mondialisation et les excès du libéralisme économique. Les plus nombreux attaquent l'intellectuel qui ose parler (ou rêver) de dialogue de civilisations, puisque ses livres (romans, essais, mémoires, livrets d'opéra inclus) tentent de jeter un pont entre les mondes occidental et oriental desquels il se réclame simultanément. Les dernières critiques dénoncent aussi qu'il a oublié le Liban, lieu de sa naissance, puisqu'il est devenu le plus parisien des libanais en exil et que, en tout cas, son espace romanesque ancré dans le passé lointain est un territoire de rêve éloigné de la perspective actuelle des crises du Proche-Orient et de la vision panorientaliste (Dakroub, 2010).

Les reconnaissances reçues de la critique et du public (de nombreux prix littéraires) ; des institutions officielles (prix *Príncipe de Asturias*, 2010; Académie de France, 2011¹; *Docteur Honoris Causa* de nombreuses universités : de l'Université catholique de Louvain (Belgique), de l'American University of Beirut (Liban), de l'Université Rovira i Virgili de Tarragone (Espagne), et de l'Université d'Evora (Portugal) ; ainsi que l'intérêt scientifique porté à son œuvre, puisqu'il est objet de nombreuses thèses de doctorat et de travaux de master, spécialement au Liban, en France, en Espagne et en Belgique, mais aussi au Québec et aux États-Unis, seraient-elles venues à une époque où l'actualité de sa pensée serait périmée ?

Nous proposons une relecture de l'œuvre d'Amin Maalouf, que nous continuons à considérer l'une des plus intéressantes en langue française des derniers temps. Son message de tolérance et sa dénonciation de toute sorte de fanatismes font de lui un grand humaniste d'un nouvel humanisme face à un monde de plus en plus diversifié et global.

1 C'est sa troisième candidature qui a été la bonne : le 23 juin 2011, Amin Maalouf a été élu au vingt-neuvième fauteuil à l'Académie française, succédant ainsi à l'ethnologue Claude Lévi-Strauss, décédé en octobre 2009. Il a finalement été élu au premier tour de scrutin avec 17 voix sur 24 contre 3 au philosophe Yves Michaud, 2 bulletins blancs et 2 portant une croix en signe de refus. En 2004 il a eu dix voix seulement. En 2007 sa participation au *Manifeste pour une littérature-monde* (qui prononçait «l'acte de décès de la francophonie») ayant soulevé l'indignation des Immortels, il a dû retirer sa candidature.

Nous allons rappeler quelques données bibliographiques indispensables: ses lecteurs connaissent qu'il est né à Beyrouth le 22 février 1949, dans une famille qui appartient à une minorité dans la minorité (puisque chrétien melkite). Mais c'est dans un long entretien² qu'il livre des aspects intimes qui nous dévoilent les clés de certains aspects de sa pensée. Par exemple, il garde très peu de souvenirs de sa ville, lui préférant les images des étés dans le village dont sa famille était originaire, Machrah, qui lui inspire son roman *Le rocher de Tanios*, 1993 :

Pourtant, j'ai toujours éprouvé à l'égard du village un grand attachement et un profond sentiment d'appartenance, alors que je n'ai jamais rien éprouvé de semblable à l'endroit de Beyrouth. J'avais constamment le sentiment d'y habiter pour des raisons de commodité, mais d'avoir laissé le cœur ailleurs. Dans mes écrits, cette ville est quasiment absente, comme si je n'avais fait que la traverser sans y avoir jamais vécu, alors que le village et la montagne sont bien présents [...] Il me semble que mon milieu familial m'a transmis depuis toujours sa propre nostalgie de la montagne. Quand mon père et ma grand-mère maternelle, dont j'étais très proche, évoquaient leur enfance, c'était toujours au village, et même si ma propre enfance ne s'est pas passée physiquement dans la montagne, ou très peu, mon enfance imaginaire s'est toujours située "là-haut". La famille de mon père a vécu au village jusqu'aux années 1930. Mon grand-père y avait fondé une école et, à sa mort, sa veuve en avait pris la direction. L'enseignement a toujours été la priorité absolue dans notre famille, mon arrière-grand-père était déjà directeur d'école, vers 1870 (Volterrani, 2001).

Mais, si la famille paternelle (dont la grand-mère était fille d'un prédicateur presbytérien installé dans un village de la montagne libanaise au XIX^e siècle !) décide de s'installer à Beyrouth pour que les enfants (dont le père d'Amin) puissent continuer leurs études en anglais à l'Université Américaine, la famille maternelle issue d'Istanbul (ancienne Byzance/Constantinople !) à cause des massacres de 1915 avait déjà quitté le pays vers l'Égypte, où Maalouf séjourne lors de sa petite enfance. Mais d'où il doit à nouveau repartir quelques années plus tard. Comme il dit à plusieurs reprises en cet entretien : «Ma vie a constamment été accompagnée par le souvenir des maisons que les miens puis moi-même avons été forcés de quitter». Le côté maternel était melkite et francophone, fait qui le pousse à écrire en français dès son enfance malgré parler l'arabe à la maison :

Il est vrai que l'arabe était à l'époque ma langue sociale, celle dans laquelle je m'exprimais en public, oralement comme par écrit, ce qui était normal puisqu'il s'agit de la langue du pays et de sa région; il y avait d'ailleurs — il y a toujours — dans ma famille paternelle un culte de la langue arabe, une espèce de fierté à maîtriser cette langue. Certains de mes oncles se vantaient constamment d'être plus arabes que les Arabes musulmans, et plus chrétiens que les Occidentaux... Le français, en revanche, avait chez moi une place souterraine. C'était la

2 Long entretien d'Amin Maalouf avec Egi Volterrani que nous pouvons lire dans le site d'Amin Maalouf: <http://www.aminmaalouf.net/fr/sur-amin/autobiographie-a-deux-voix/>

langue de mes notes intimes, qui avaient vocation à demeurer cachées. Elle était également devenue, au cours de l'adolescence, ma principale langue de lecture, celle par laquelle je découvrais le monde, les idées, la littérature. Je ne pouvais plus me satisfaire de ce qui était traduit en arabe. Ce qui était en français, ou en anglais, je le lisais dans le texte, et il me semble qu'à vingt ans, la plupart de mes lectures en arabe concernaient la politique et l'histoire contemporaine du monde arabe; vers presque tous les autres domaines, la principale rampe d'accès était le français ou l'anglais. Et sans que je l'aie jamais décidé, une sorte de spécialisation s'est établie : j'écrivais dans les journaux des articles en arabe, et dans le secret de ma chambre je commençais un roman en français; sauf que le premier était destiné à être publié, l'autre à demeurer dans l'ombre. Forcément, c'est dans le deuxième que se réfugiaient mes pensées inavouables, mes rêves outranciers, mes ambitions inorthodoxes... Et un jour, à cause de la guerre, j'ai dû quitter le Liban pour venir m'établir en France. Et une transformation s'est opérée en moi, dont je ne mesurais pas les implications au moment même : du jour au lendemain, la langue secrète était devenue ma langue quotidienne, celle que je parlais dans la rue comme au bureau, celle dans laquelle j'écrivais mes articles. Il a fallu que ce bouleversement intervienne dans ma vie pour que la littérature, qui était mon jardin secret, commence à envahir aussi ma vie publique (Volterrani, 2001).

Après des études de sociologie et d'économie, il entre au quotidien de langue arabe An-Nahar, que dirigeait son père et sillonne le monde pour couvrir de nombreux événements, de la chute de la monarchie éthiopienne à la dernière bataille de Saïgon. Les déchirures au niveau communautaire, ainsi que la première guerre civile du Liban le poussent à s'installer à Paris, d'où il reprend son activité de journaliste, et recommence à voyager, du Mozambique à l'Iran, et de l'Argentine aux Balkans. Il devient directeur de l'édition internationale d'An-Nahar, puis rédacteur-en-chef de l'hebdomadaire Jeune Afrique, avant de renoncer à toute fonction pour se consacrer à la littérature.

La connaissance du périple familial de Maalouf nous rend évidente cette nécessité (l'écrivain aime utiliser le terme «blessure», plus illustratif du trauma enduré) qui le pousse à écrire: «Moi-même, depuis, j'ai dû quitter une maison, un pays, et plutôt que de me lamenter, je préfère cultiver un air de détachement nomade, que je m'efforce de sublimer en rêve d'universalité.» De façon plus explicite, la constatation de la différence, de l'altérité, de l'identité perdue produisent un sentiment de solitude extrême, d'exil intérieur, qui précède toute errance :

Mais je ne crois pas que cela concerne uniquement les écrivains de l'exil. A moins d'inclure dans cette catégorie tous ceux qui sont exilés dans leur propre pays, dans leur propre maison, et aussi dans leur propre corps. La blessure intime peut avoir, selon les personnes, des origines très diverses, liées à la peau, à la nationalité, à la religion, à la condition sociale, aux rapports familiaux, à la sexualité, etc. Pour moi, elle est d'abord liée à ce sentiment, acquis depuis l'enfance, d'être irrémédiablement minoritaire, irrémédiablement étranger, où que je sois (Volterrani, 2001).

Les personnages des romans de Maalouf incarnent tous cet exil intérieur qui les sépare non seulement de ceux qui sont forcément différents par leur langue, leur religion, leur pays, mais aussi de ceux qui semblent proférer la même religion, parler la même langue et appartenir à la même communauté. Exil intérieur ou «sentiment d'être irrémédiablement étranger» qui se traduit narrativement dans les figures errantes et solitaires, mais que leur solidarité sauve de s'égarer irrémédiablement dans des contrées étrangères, en leur accordant des brefs répit de bonheur, leur faisant vivre de belles histoires d'amour.

Le choix des personnages vraiment historiques (Léon l'Africain, Mani, Omar Khayyâm, Hassan Sabah, Nizâm-el-Molk, Jaufré Rudel), capables de susciter la curiosité de l'écrivain devant ces vies d'aventure, n'empêche le lecteur de reconnaître, malgré les différences prévisibles, une communion dans les idées qui rappelle celles de l'écrivain. Quant aux personnages de fiction, il est aisé de retrouver un double de l'écrivain dans la figure de Baldassare Embriaco, Génois d'Orient et négociant en curiosités qui part sur les routes en 1665, l'année de la Bête, en quête d'un manuscrit (*Le périple de Baldassare*). Alter ego de l'écrivain est aussi le narrateur du *Premier siècle après Béatrice*, un savant français spécialiste des scarabées qui se procure quelques fèves mystérieuses lors d'un voyage en Egypte vers la fin du XX^e siècle. Le «moi» de l'écrivain se rend ainsi présent, toujours de façon discrète, derrière ses personnages. Sauf dans *Le rocher de Tanios*, ici l'écrivain ose dire « je », mais pour nous parler de Tanios, un habitant de son village familial, dont il apprend la vie et la légende à partir de la découverte d'un manuscrit :

Je dois à Gébrayel d'avoir acquis très tôt l'intime conviction que Tanios avait bien été, par-delà le mythe, un être de chair. Les preuves sont venues plus tard, des années plus tard. Lorsque, la chance aidant, je pus enfin mettre la main sur d'authentiques documents. Il en est trois que je citerai souvent. Deux qui émanent de personnages ayant connu Tanios de près. Et un troisième plus récent. Son auteur est un religieux décédé au lendemain de la Première Guerre mondiale, le moine Elias de Kfaryabda (Maalouf, 1993 : 13).

Discours qui nous fait entrer dans l'univers de la subjectivité, de l'intimité : souvenirs, rêveries, sensations, sentiments, imaginaires enfantins, le paysage de la montagne libanaise chérie par l'auteur : éléments tous qui rendent ce livre le plus lyrique de tous, et le plus personnel...jusqu'au moment où, à la fin du livre, on découvre une déroutante note glissée par l'auteur avec ironie :

Ce livre s'inspire très librement d'une histoire vraie : le meurtre d'un patriarche, commis au dix-neuvième siècle par un certain Aboukikhk Maalouf. Réfugié à Chypre avec son fils, l'assassin avait été ramené au pays par la ruse d'un agent de l'émir, pour être exécuté. Le reste –le narrateur, son village, ses sources, ses personnages–, tout le reste n'est qu'impure fiction (Maalouf, 1993 : 279).

Narrateurs homodiégétiques ou hétérodiégétiques dessinent une figure symbolique : celle du « passeur », de conteur d'histoires, de légendes, de mythes. Tous détiennent le passé qu'il faut transmettre pour que le souvenir ne s'étiolle point et le récit de mémoire des origines (que Maalouf choisit au lieu de la notion d'identité) se maintienne...loin du pays de naissance. Maalouf refuse les « racines », préférant à sa place parler d'« origines » :

Je n'aime pas le mot racines, et l'image encore moins. Les racines s'enfouissent dans le sol [...] Les arbres doivent se résigner, ils ont besoin de leurs racines ; les hommes pas [...] La sève du sol natal ne remonte pas par nos pieds vers la tête, nos pieds ne servent qu'à marcher. Pour nous, seules importent les routes [...] Comme nous, elles ont une origine. Origine illusoire, puisqu'une route n'a jamais de véritable commencement (Maalouf, 2004 : 9).

Comme il montre bien dans *Origines*, sorte de mémoires où il retrace l'histoire de sa famille, véritable diaspora ou odyssee, les lieux de naissance ou de résidence deviennent souvent aléatoires, tandis que l'esprit de famille constitue la seule patrie possible.

L'espace se multiplie aussi. Même si le Liban est toujours présent dans l'œuvre de Maalouf, sa géographie s'étend des deux côtés de la Méditerranée : les frontières des empires ou les limites géographiques des tribus sont d'une mobilité extrême, car, dans le passé lointain qu'il recrée, tout surgit et s'effrite au gré des invasions et des migrations, à commencer par celle des Franj, les chrétiens des croisades (*Les croisades vues par les Arabes*). Il y a aussi l'Égypte baigné par le Nil ou la Mésopotamie arrosée par les eaux turbulentes du Tigre lors des prédications de Mani à l'époque où le christianisme s'éparpillait en une multitude de sectes (*Les jardins de lumière*) ; on découvre le chapelet de cités marchandes (Constantinople, Smyrne, Adana, Beyrouth, Alexandrie) par lesquelles les commerçants européens accédaient à l'Orient (*Les Échelles du Levant*, du nom qui désignait autrefois ces villes) ; l'épopée de l'Islam vue à travers la Perse et les yeux du philosophe, astronome et poète Omar Khayyâm, le long des XI^e-XII^e siècles (*Samarcande*). Il est vrai que les occidentaux s'imposent souvent par la force de la guerre ou du colonialisme, mais Maalouf nous montre comment les échanges commerciaux et surtout culturels peuvent se faire en paix entre individus (*Léon l'Africain*), moins entre tribus ou gouvernements. Toutefois l'effet dévastateur des guerres, massacres, exils et misères a lieu partout, en Orient et en Occident. Le passé lointain se confond avec le passé récent ou le présent : dans *Les Échelles du Levant*, Ossyane poursuit péniblement en France sous la Résistance un rêve de liberté impossible chez lui, en Turquie. La souffrance lui ôte la raison mais lui accorde un amour en attente, « en fin de compte, plus puissant que l'Histoire ». L'amour devient le moteur des existences dans *L'Amour de loin*³. Variante de la légende du troubadour Jaufré Rudel, parti à Tripoli pour rencontrer la femme qui incarne son idéal d'amour pur. Le récit d'amour et de mort, fond l'Occident chrétien et

3 Livret que Maalouf composa pour l'opéra du même titre de Kaija Saariaho. Elle fut créée à Salzbourg en août 2000, dans une mise en scène de Peter Sellars.

l'Orient mystique. Le récit identitaire se renouvelle dans *Adriana Mater*, roman⁴ situé dans un pays en guerre qui n'est pas nommé, mais que le lecteur peut placer dans une des régions des Balkans à la fin du XX^e siècle, lieu de l'Europe que l'histoire, les religions, bref les identités meurtrières ont marqué à feu. Maalouf inscrit dans un contexte d'actualité les grandes questions tragiques de la condition humaine : le mystère de la vie dans un temps de mort, l'injustice de toute guerre, le pardon : Adriana est victime d'un viol, mais elle refuse d'avorter. Pourtant cet enfant naîtra avec le sang de la victime et celui du bourreau. Deviendra-t-il Caïn ou Abel ? s'interroge Adriana angoissée. Quand, déjà adulte, son fils retrouve son père, il promet de le tuer, sans y parvenir : «Cet homme méritait de mourir, mais toi, mon fils, tu ne méritais pas de le tuer», répond soulagée Adriana.

Ses romans, très documentés du point de vue historique, laissent pourtant une large partie au mystère. C'est le cas de *Léon l'Africain* : l'énigme Al-Hassan al-Wazzan continue de fasciner toujours historiens et romanciers. Mais si Amin Maalouf le choisit comme protagoniste de son « autobiographie imaginaire qui part d'une histoire vraie », c'est parce qu'il devient à ses yeux, à travers le décalage du Temps, la représentation de sa propre façon de dépasser les conflits identitaires issus des différences de langue, religion ou pays: modèle d'une attitude qui sait combiner sa culture des lieux d'origine avec celle de ses pays d'adoption. La Méditerranée au XVI^e siècle est un espace où foisonnent de multiples rencontres culturelles, et de luttes pour toute espèce de domination : religieuse, politique, idéologique, ou économique. Mais en suivant Hassan al-Wazzan dans ses voyages, nous allons retrouver le cosmopolitisme de l'époque, ce brassage culturel qui a constitué notre propre histoire d'aujourd'hui. Hassan raconte sa vie mouvementée à son fils. Né à Grenade, la *Reconquista* tombe sur la ville et sur ses habitants avec ses exigences de conversion. Sa famille choisit l'exil à Fès, lieu où se trouvent des oncles. Le changement est trop radical pour les uns et les autres, et bientôt son père désœuvré éprouve la douleur de son exil intérieur. Adolescent, séparé de sa mère et de sa sœur, Hassan apprend le métier du commerce avec son oncle et prend goût pour le nomadisme et les caravanes :

Quand les compagnons de voyage savent qu'ils devront, pendant des semaines et des mois, marcher dans la même direction, affronter les mêmes périls, vivre, manger, prier, s'amuser, peiner, mourir, parfois ensemble, ils cessent d'être des étrangers les uns pour les autres [...] Vue de loin, la caravane est un cortège ; vue de près, c'est un village, avec ses racontars, ses plaisanteries, ses sobriquets, ses intrigues, ses conflits et ses réconciliations, ses soirées de chanson et de poésie, un village pour lequel toutes les contrées sont lointaines, même celle dont on vient, même celles qu'on traverse. C'est d'un tel éloignement dont j'avais besoin pour oublier les angoisses épuisantes de Fès (Maalouf, 1987 : 155).

Grand voyageur il traversa l'Atlas, arriva à Segelmesse et en Numidie, vers l'étendue saharienne, puis vers Tombouctou, mystérieuse cité du pays des Noirs. Au fil de ses expé-

4 Kajja Saariaho créa aussi un opéra qui fut jouée à la Bastille de Paris en avril 2006.

riences, Hassan développe ses vertus et son intelligence. Sa prudence, son observation attentive des coutumes étrangères, son raffinement, sa culture garantissent son succès au point de devenir ambassadeur du sultan dans les contrées les plus éloignées : il se trouve en Egypte lors de sa prise par les Ottomans ; il se trouve aussi en Afrique noire à l'apogée de l'empire de l'Askia Mohamed Touré.

En 1518, revenant d'un pèlerinage à la Mecque, il est capturé par des pirates siciliens, qui l'offrent en cadeau au pape Léon X⁵. De grande culture, le pape apprécie ses connaissances en géographie et voit rapidement l'intérêt de posséder un fin traducteur des textes sacrés latins à l'arabe pour approfondir dans l'évangélisation de l'Orient. Baptisé en 1520, il devient Jean-Léon de Médicis, dit Léon l'Africain. Il connaît les plus beaux moments de la Renaissance⁶, mais il subit le sac de Rome par les troupes de Charles Quint en 1527 et les aventures recommencent. Fuir la guerre, emporter avec soi un léger bagage fait de sagesse et de cultures diverses, maintenir les liens familiaux, comme il conseille à son fils. Finalement l'identité est liée au hasard des circonstances, c'est plutôt un caractère qui va se modeler à partir des péripéties vécues :

A Rome, tu étais le fils de l'Africain; en Afrique tu seras le fils du Roumi. Où que tu sois, certains voudront fouiller ta peau et tes prières. Garde-toi de flatter leurs instincts, mon fils, garde-toi de ployer sous la multitude! Musulman, juif ou chrétien, ils devront te prendre comme tu es, ou te perdre. Lorsque l'esprit des hommes te paraîtra étroit, dis-toi que la terre de Dieu est vaste, et vastes Ses mains et Son cœur. N'hésite jamais à t'éloigner, au-delà de toutes les mers, au-delà de toutes les frontières, de toutes les patries, de toutes les croyances. Quant à moi, j'ai atteint le bout de mon périple, je n'ai plus d'autre désir que de vivre, au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d'être, de tous ceux que j'aime, le premier à partir. Vers ce Lieu ultime où nul n'est étranger à la face du Créateur (Malouf, 1987 : 349).

Le récit abonde en arabismes, non seulement pour apporter la couleur locale, mais pour montrer que les termes glissent d'une frontière à l'autre, d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre vu leur contact au long des siècles. Maalouf maintient dans l'ensemble de ses œuvres romanesques l'intérêt pour l'étude des mots : il s'attarde à leur résonance phonétique qui sollicite des sensations et des souvenirs constants, ainsi qu'aux évolutions des significations expliquées en détail.

5 Fils de Lorenzo de Médicis et contemporain de Martin Luther, Léon X rêvait en 1513 d'une croisade contre les Turcs et de christianiser les musulmans. Une année plus tard, en 1514, le roi Manuel de Portugal emportait des victoires sur les villes du Maroc et fit cadeau au Pape d'un éléphant blanc. Il représentait l'intention du roi de gagner pour la chrétienté les territoires allant du nord d'Afrique jusqu'en Inde.

6 Son passage à Rome est le fait le mieux documenté, spécialement par un des manuscrits sur l'Afrique qu'il avait laissés, parmi d'autres manuscrits, à la bibliothèque du Vatican. C'est à partir de l'édition de Giovanni Battista Ramusio en 1550 que *La descrizione dell'Africa* est devenue un livre de référence en Europe, car le premier texte à décrire l'Afrique noire. De nombreux historiens se sont intéressés à sa vie et à ses livres, bien qu'il soit disparu à son retour en Afrique, où il prétendait continuer ses études géographiques et ethniques. Récemment Natalie Zemon Davis publiait le récit de sa vie à partir d'une riche documentation issue des différents lieux qu'il avait visités (Zemon Davis, 2006).

Avec *Samarcande* Maalouf retrace l'histoire du perse Omar Khayyâm, grand astrologue, musicien et mathématicien, auteur de traités scientifiques et de poèmes, des *robaïyat*, à l'amour et au vin et tenus en secret, puis le manuscrit perdu à Samarkand et retrouvé –dans la fiction de Maalouf– par un collectionneur, O. Lesage, qui l'arrache à son Asie natale, mais le perd irrémisiblement lorsque le *Titanic* sombre, dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, au large de Terre-Neuve. Six ans après, le narrateur nous avoue «depuis, le monde s'est couvert de sang et d'ombre, chaque jour davantage, et à moi la vie n'a plus souri» (Maalouf, 1988 : 9). Un retour en arrière nous situe dans la ville de Samarkand en 1072. Khayyâm s'est rendu visiter cette ville, «la plus belle face que la Terre ait jamais tournée vers le soleil» (Maalouf, 1988 : 10), mais sa promenade se voit interrompue brusquement : une multitude piétine un disciple d'Abou-Ali Ibn-Sina (Avicenne en Occident). C'est quelqu'un qui professait trop haut sa science, soit par témérité ou soit par démente. Mêlé à l'affaire et accusé d'alchimiste, Khayyâm est amené devant le cadí. Celui-ci reconnaît dans le jeune voyageur le poète disciple aussi d'Avicenne et lui donne un conseil pour éviter les fanatiques : «la sagesse du silence» (Maalouf, 1988 : 23), et lui offre un livre dont les pages vierges sont de la meilleure qualité possible :

Le jour où tu pourras exprimer tout ce que tu penses, les descendants de tes descendants auront eu le temps de vieillir. Nous sommes à l'âge du secret et de la peur, tu dois avoir deux visages, montrer l'un à la foule, l'autre à toi-même et à ton Créateur. Si tu veux garder tes yeux, tes oreilles et ta langue, oublie que tu as des yeux, des oreilles et une langue (Maalouf, 1989 : 23).

La source du fanatisme dans ces lieux était, sans doute, la crainte des invasions : Samarkand, Ispahan, Boukhara, Damas, Merv, Le Caire. Médine et La Mecque n'étaient, malgré leur splendeur, que «des oasis qu'un moment d'abandon ramènerait au désert» (Maalouf, 1988 : 14), entourées des Roums de Constantinople, des Ismaéliens d'Egypte, des Karmates de Bahrein, des Imamiens de Kom, jusqu'à soixante-douze sectes «qui attendent l'heure de la revanche». Mais Maalouf nous fait voir aussi la bassesse des individus convoitant les richesses d'autrui, la délation à l'ordre du jour pour se faire bien voir des autorités, l'ignorance et la superstition qui empêchent la raison de se manifester. Certainement, la ville de Samarkand est un des berceaux de la civilisation de l'Asie centrale jusqu'au moment où les troupes d'Alexandre le Grand ruinent la cité, occupée ensuite par les Turcs elle tarde des siècles à devenir ville commerciale, mais intégrée au califat omeyyade, la ville dépérit à nouveau. Sa population désormais abondante se révolte devant la situation de pénurie infligée. Elle sera dispersée. La ville est repeuplée par d'autres tribus arabes (les Tâhirides, les Saffârides), mais l'avènement des Sâmânides apporte la renaissance économique et démographique et le développement urbain au long des IX^e-X^e siècles. À l'époque où le roman est situé la ville connaît plusieurs maîtres. En 1220 les troupes mongoles de Cingis Khân pillent et dépeuplent la ville à nouveau. Ce n'est que vers 1250 que le témoignage porté par Marco Polo

parle d'une très grande et belle ville au milieu de la route de la soie, qui perd sa splendeur au XIV^e siècle, selon témoigne un autre voyageur, Ibn Batutā. Sous le règne de Timur Lang (1369-1405) Samarkand devient la capitale d'un immense empire, connaissant un développement architectural extraordinaire et luxueux. Elle possède la plus grande mosquée d'Asie Centrale, foyer d'expansion de l'Islam, et étale devant les yeux des visiteurs émerveillés ses nombreuses coupes peintes en or et ornées de lapis-lazuli. Le petit-fils de Timur et le prince Zahir ad-Din maintiennent son éclat jusqu'à la fin du XV^e siècle. Puis elle est convoitée par les Uzbeks et dépérit doucement. Le 2 mai 1868 l'armée russe occupe la ville sans combat. C'est le commencement d'une période d'occidentalisation : elle se modernise, on construit des voies de communication et des industries de coton et de soie, et subit un plan d'urbanisation générale (c'est la troisième partie du roman de Maalouf). En 1917 les armées de la Révolution Russe occupent la ville, qui devient la capitale de l'Ouzbékistan et se transforme en centre économique et culturel (universités, bibliothèques, opéra, théâtres). Devenue ville de la république indépendante de l'Ouzbékistan elle a récupéré son caractère oriental, mais connaît de sérieuses problématiques religieuses et politiques qui nuisent à son économie. La ville donne le titre au roman de Maalouf parce qu'elle constitue un lieu de mémoire pour les collectivités arabes. Ville rayonnante en temps de paix quand elle se livre au commerce, parangon du brassage culturel puisque géographiquement elle est à la croisée de nombreuses routes vers l'Orient et l'Occident et sa population diverse garde ses caractéristiques identitaires selon le quartier qu'elle habite. Ville qui malheureusement subit régulièrement la guerre et son cortège de dévastation.

Faussant la chronologie historique de quelques années, Maalouf, fait coïncider Omar Khayyām, avec Hassan Sabah, chef des espions du vizir Nizām-el-Molk. Ce dernier se méfie des ambitions d'Hassan et l'oblige à s'exiler. La vengeance est terrible. Hassan tisse un terrible réseau d'espions dans tout l'empire persan, appuyé sur la foi des Ismaéliens, il fonde la secte des Assassins, secte musulmane qui «tuait les ennemis de la vérité» (Maalouf, 1983 : 105). Sa soif de pouvoir était aussi grande que son armée invincible, qui cherchait dans la drogue l'extase⁷ et la force. Il fit de la forteresse d'Alamut son centre d'opérations pendant les années qu'il terrorisa le pays. Après sa mort la secte continua presque un siècle à ravager la Perse, jusqu'à l'invasion des mongols. Le troisième personnage historique protagoniste du roman est le vizir Nizām-el-Molk, qui, après avoir chassé les Ismaéliens et conquis Samarkande, protège le savant Hassan et cherche à avoir un empire prospère. Il est tué par les Assassins. Ce qui va provoquer de nombreuses intrigues, obliger Khayyām, tombé en disgrâce, à s'en fuir vers Ispahan et Nichapour et oublier son manuscrit.

La fiction et la documentation historique adroitement combinées par l'écrivain, nous font revivre les tragédies individuelles et collectives de temps révolus, qui laissent cependant une marque indélébile dans le destin des peuples. Les valeurs de la civilisation qu'Omar

7 Le nom de la secte des Assassins dérive précisément de son goût pour la drogue. En arabe on les appelait "hashshashin" ou "hashisyya" du nom de l'herbe sèche : "hashish".

Khayyâm représente (fusion d'Orient et d'Occident, car il est aussi influencé par les Grecs) échouent devant le fanatisme religieux et l'ambition de pouvoir d'Hassan Sabah.

La troisième partie du roman n'est pas moins intéressante, car elle aborde l'époque moderne de Samarkand, au commencement du XX^e siècle. Des sociétés secrètes comme les fils d'Adam, nourris des idées occidentales, exigent un état libre et démocrate et une constitution. Les britanniques et les russes dominent l'économie et préfèrent la figure du shah. Pour moderniser le pays et montrer au monde que l'Orient peut devenir démocrate, les fils d'Adam constituent le Parlement à Tabriz, ville que le gouvernement va assiéger. Ils font appel même à Shuster, un américain, pour dresser l'économie, ce que déplaira aussi bien aux Russes et Britanniques qu'aux partisans du shah. Notre personnage O. Lesage toujours en quête du manuscrit secret d'Omar Khayyâm s'intéresse aux fils d'Adam, se voit mêlé à des incidents provoqués pour nuire aux élans d'indépendance. Il devra fuir précipitamment le pays abandonnant la petite fille du shah, dont il était tombé amoureux et perdant définitivement le manuscrit au fond des eaux. Les rêves démocratiques partiront également en fumée.

Les Jardins de lumière nous décrivent la ville de Ctésiphon, baignée par les eaux du Tigre, «métropole du pays de Babel, en Mésopotamie, résidence des rois parthes» (Maalouf, 1991 : 7) :

Sur les bords du Tigre s'attarde encore une foule de dieux. Certains ont émergé du déluge et des premières écritures, les autres sont venus avec les conquérants, ou avec les marchands. À Ctésiphon, peu de fidèles réservent leurs prières à une idole unique, ils voguent de temple en temple au gré des célébrations. On accourt au sacrifice de Mithra pour mériter sa part de festin ; on cherche à l'heure de la sieste un coin d'ombre dans les jardins d'Ishtar ; et, en fin de journée, on vient rôder autour du sanctuaire de Nanaï pour guetter l'arrivée des caravanes [...] Ceux qui viennent de loin peuvent donner à Nanaï le nom d'une divinité familière [...], pour chacun elle est mère nourricière [...] Non loin de là [...] se dresse le temple de Nabu [...] dieu des scribes est également le scribe des dieux (Maalouf, 1991 : 8-9).

L'histoire de Mani commence à l'aube de l'ère chrétienne, moins de deux siècles après la mort de Jésus. Le récit nous présente d'abord son père qui, avant même la naissance de Mani, quitte son épouse pour suivre Sittai, chef spirituel des Vêtements Blancs (des gnostiques qui vénéraient saint Jean-Baptiste et pratiquaient des rites d'immersion). La rigueur et la discipline oblige les adeptes (des hommes seulement) à refuser tout plaisir donné au corps : la nourriture, la conversation, la danse, l'amour. Même contempler la beauté du paysage ou des femmes est interdit. Enlevé par force des bras de sa mère, Mani vivra son enfance et adolescence dans ce monde clos de prière et de travail de la terre. Pourtant il connaîtra l'amitié, l'amour et goûtera à l'harmonie et à la beauté du monde, qu'il tâche de reproduire dans des dessins. Expulsé par le fanatique Sittai, il décide de voyager et dire aux gens, en toute simplicité, sa pensée tolérante et humaniste, qui visait à réconcilier les religions de son temps. Devenu peintre, médecin, philosophe, Mani transmet une vision du monde et de la vie

si puissante qu'elle se répandit, de manière totalement pacifique, de l'Afrique à la Chine, des Balkans à la péninsule arabique. Mais les hommes de pouvoir, ne comprenant pas les paroles de Mani, axées sur la compréhension et l'acceptation de la différence, brûlèrent ses livres et lui infligèrent le supplice. Mille ans après, on avait tellement retourné le sens de ses paroles, que l'accusation de manichéisme conduisait encore les Albigeois au bûcher.

Les différents essais (*Les Croisades vues par les Arabes*, *Les identités meurtrières*, *Le dérèglement du monde*) écrits en alternance avec les romans, reprennent les mêmes problématiques : déjà *Les Croisades vues par les Arabes* montrait les motivations politiques et économiques qui poussaient les croisés dans leur sanguinaire expansion de la religion chrétienne, mais faisait aussi l'étalage de toutes les rivalités identitaires qui affaiblissaient les communautés arabes. Outre les ambitions, les craintes et les désirs des individus, le manque d'un projet commun les empêcha de réagir à temps. Les Arabes du Moyen-Orient ne sont jamais vraiment maîtres de leur destin pendant ou après les Croisades : Turcs, Kurdes, Mongols, Arméniens... fournissent les élites dirigeantes. Le problème est toujours d'actualité... La considération de l'identité (de langue, de religion, de race, d'ethnie, de pays, de classe...) d'un point de vue exclusif ou restrictif sert à opposer les uns contre les autres, cherchant les différences au lieu des points communs d'intérêt général (*Les identités meurtrières*). Maalouf montre à partir de ses personnages que l'identité est plutôt la combinaison de diverses situations vécues à des moments différents de l'existence. D'où le respect aux minorités, et aux femmes (de grande importance dans son univers romanesque). D'autre part, comme les individus, toutes les civilisations sont depuis toujours composites, mouvantes, perméables. Aujourd'hui elles sont plus que jamais entremêlées, mais elles éprouvent le besoin d'affirmer leur spécificité, justement parce que leur spécificité s'estompe (*Le dérèglement du monde*). Elles ont fait leur temps. Maalouf considère que le moment est venu de les dépasser toutes, d'étendre au monde entier les bienfaits de chacune, et de diminuer leur capacité de nuisance : «Pour bâtir peu à peu une civilisation commune, fondée sur les deux principes intangibles et inséparables que sont l'universalité des valeurs essentielles et la diversité des expressions culturelles» (Maalouf, 2009 : 274). C'est pourquoi il accepta de participer aux travaux de réflexion sur l'identité de l'Europe. Et avec la cohérence d'un écrivain d'origine libanaise qui a choisi la langue française pour s'exprimer, il a considéré que la *francophonie* pouvait être dépassée en vue d'une notion plus complète. Ce concept mis à la mode vers 1960, pour surmonter les injustices coloniales et chercher comme élément d'union la langue, s'est détourné de son sens. Il a subi le même sort que les idées de Mani. *Francophones*, en France, aurait dû signifier *nous* ; il a fini par signifier *eux, les autres, les étrangers, ceux des anciennes colonies*... La dénomination de *littérature-monde en français* pourrait, peut-être, éviter que la langue française devienne, pour ceux qui l'ont choisie, un autre lieu d'exil.

Maalouf se réclame de la raison, mais, dans ce siècle nouveau «où nous sommes entrés sans boussole» (Maalouf, 2009 : 11), il craint les superstitions, les folies, les fanatismes ;

il aimerait croire parfois que le livre mystérieux après lequel tout le monde court, au moment où l'on parle de la fin du monde, contient bien la clef de l'univers. Baldassare y songeait aussi.

Bibliographie

- DAKROUB, Fida. 2010. *Amin Maalouf et le pan-orientalisme. Écriture et construction identitaire dans le roman historique d'Amin Maalouf*. London - Ontario, School of Graduate and Postdoctoral Studies - University of Western Ontario.
- MAALOUF, Amin. 1983. *Les Croisades vues par les arabes*. Paris, J.C. Lattès/ J'ai lu, 1999.
- 1986. *Léon l'Africain*. Paris, J.C. Lattès. / Livre de poche, 1987.
- 1988. *Samarcande*. Paris, J.C. Lattès / Livre de poche, 1989.
- 1991. *Les Jardins de lumière*. Paris, J.C. Lattès/ Livre de poche, 1992.
- 1992. *Le Premier Siècle après Béatrice*. Paris, Grasset/ Corps 16, 1993/ Livre de poche, 1994.
- 1993. *Le Rocher de Tanios*. Paris, Grasset / Livre de poche, 1996.
- 1996. *Les Échelles du levant*. Paris, Grasset / Livre de poche, 1998.
- 1998. *Les Identités meurtrières*. Paris, Grasset / Livre de poche, 2001.
- 2000. *Le Périple de Baldassare*. Paris, Grasset / Livre de poche, 2002.
- 2001. *L'Amour de loin*. Paris, Éd. Grasset.
- 2004. *Origines*. Paris, Éd. Grasset.
- 2006. *Adriana Mater*. Paris, Éd. Grasset.
- 2009. *Le Dérèglement du monde*. Paris, Éd. Grasset.
- MAALOUF, Amin. «Un Défi salutaire». Propositions du Groupe des Intellectuels pour le Dialogue Interculturel Constitué à l'initiative de la Commission Européenne. Bruxelles, 2008. [Consulté le 12 janvier 2012] <http://ec.europa.eu/education/policies/lang/doc/maalouf/report_fr.pdf>.
- SITE Amin Maalouf : <<http://www.aminmaalouf.net/fr/>> [Consulté le 08 janvier 2012].
- VOLTERRANI, Egi. «Autobiographie à deux-voix». Publié sur le site Amin Maalouf en décembre 2001. [Consulté le 08 janvier 2012] <<http://www.aminmaalouf.net/fr/sur-amin/autobiographie-a-deux-voix/>>.
- ZEMON DAVIS, Natalie. 2006. *Léon el Africano* (trad. Aitana Guia). Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2008.t